

**« Que les lois de l'éducation doivent être relatives
aux principes du gouvernement » :
la rhétorique de la persuasion chez Montesquieu**

Sylvie Freyermuth
CMB – LS EA 1102, Université de Metz

Texte de travail

« J'ayme, entre les galans hommes, qu'on s'exprime courageusement, que les mots aillent où va la pensée. [...] J'ayme une société et familiarité forte et virile, une amitié qui se flatte en l'aspreté et vigueur de son commerce, comme l'amour, és morsures et esgratigneures sanglantes. »

Montaigne, *Essais*, III-8

Quelques préalables à l'étude du Livre IV

Cette étude portera sur les cinq premiers chapitres du Livre Quatrième de *De l'Esprit des Lois* (1748), ouvrage de Montesquieu que Versini¹ n'hésite pas à qualifier d'« un des livres les plus importants et les plus intelligents de la littérature universelle ». Il rejoint en cela le jugement des contemporains de Montesquieu, tels M^{me} de Tencin — qui fut la première à posséder l'ouvrage — Fontenelle et Helvétius, pour ne citer qu'eux². Ouvrage de longue

¹ Introduction à *De l'Esprit des lois* [1748], Gallimard, Paris, 1995, p. 9.

² M^{me} de Tencin écrit à son ami Montesquieu : « Jugez quelle impression il a faite sur moi, puisque je ne connais aucune lecture, pas même celle de mes chers *Romains*, comparable au plaisir que celle-là m'a fait. [...] La Philosophie, la Raison, l'Humanité se sont assemblées pour composer cet ouvrage. » Elle fait part du vif intérêt de Fontenelle pour l'œuvre : « Je vous en dirai davantage quand j'aurai tout lu, mais il a fallu sacrifier mon impatience à celle de M. de Fontenelle qui m'aurait mangé le blanc des yeux, si je ne lui avais pas prêté l'ouvrage. » Helvétius, quant à lui, estime que *L'Esprit des Lois* « est le plus grand, le plus bel ouvrage du monde ».

haleine³ commencé quinze ans plus tôt et arrivé à son terme en cette année 1748, — année merveilleuse, comme le laissait augurer l'abbé Coyer au regard de la conjonction extraordinaire des planètes Jupiter, Saturne et Mars ? — année 1748 qui, selon C. Larrère et C. Volpilhac-Augier⁴, voyait se développer dans la littérature « un esprit frondeur », « et le goût des pamphlets »⁵ incarnés dans « l'alliance de la satire la plus virulente, sociale, morale et plus particulièrement anticléricale, avec le libertinage ». Mais le plus merveilleux en cette année 1748 réside surtout dans l'affirmation de plus en plus précise et audacieuse des idées majeures des Lumières, dont la doctrine matérialiste progressait silencieusement. Dans ce contexte, *L'Esprit des Lois* occupe une place atypique, comme le souligne C. Volpilhac-Augier : « On ne saurait davantage affirmer à quel point l'ouvrage, qui échappe à toute classification, qui refuse les crières ordinaires de composition, reste irréductible aux grands courants de 1748, tout en participant de la même inspiration.⁶ » Dans son avant-propos à *Montesquieu et l'esprit des lois ou la raison impure*, Vernière n'affirmait-il pas : « [...] Montesquieu, sans cultiver l'ambiguïté, est un être de fuite ; *l'Esprit des lois*, derrière une formulation claire et péremptoire est d'une redoutable opacité⁷ ». « Cet aveugle clairvoyant savait depuis

Cité par Desgraves, L. (1999), « Montesquieu en 1748 », in *1748, L'année de l'Esprit des lois*, Champion, Paris, p. 111-116.

³ La genèse de l'œuvre se situe vingt ans avant sa parution, soit en 1728 où la décision d'écrire semble être prise. Vingt ans pour rédiger l'ouvrage qui « apparaît comme le point de focalisation de tous les thèmes antérieurement abordés » ainsi que l'affirme Vernière (*Montesquieu et L'Esprit des Lois ou la raison impure*, SEDES — CDU, Paris, 1977, p. 31). Ce qui lui fait dire qu'il est « l'homme d'un seul livre » — *unius libri*. Mais si l'on s'en tient au sens strict de la genèse, la composition de l'œuvre s'est faite sur quinze ans, de 1734 à 1748.

⁴ *1748, l'année de L'Esprit des Lois*, C. Larrère et C. Volpilhac-Augier (éds.), 1999, Champion, Paris. Voir également J.-M. Goulemot, « 1748, année littéraire ou année de l'imprimé ? », in *Le temps de Montesquieu*, M. Porret et C. Volpilhac-Augier (éds.), 2002, Droz, Genève, p. 17-31.

⁵ La littérature, quant à elle, devait déjouer la censure. C. Volpilhac-Augier voit Montesquieu faire « le dos rond » avec son *Esprit des Lois*, comme en témoigne l'échange épistolaire qu'Helvétius eut avec lui, fin décembre 1748 : « Je ne crois pas qu'on vous fasse de tracasserie ; cependant je sais que les ministres ne sont pas extrêmement contents, quoiqu'ils le laissent imprimer à Paris. », cité par C. Volpilhac-Augier dans « L'année merveilleuse ? », in *1748, l'année de L'Esprit des Lois*, cf. *supra*.

⁶ *Op. cit.*, p. 59.

⁷ Vernière, P., *op. cit.*, p. 7.

longtemps que 'ceux qui voient clair ne sont pas pour cela lumineux⁸'. J'espère pouvoir convaincre d'un possible infléchissement de ce dernier aphorisme et rendre au texte de Montesquieu un rai de clarté.

Cette étude s'appliquera donc à montrer par quels procédés et phénomènes appartenant aux domaines de la pragmatique et de la rhétorique Montesquieu parvient à mettre en œuvre un véritable art de la persuasion. Son texte est riche de la convergence de « préoccupations éthiques, politiques, poétiques »⁹, ce qui fait dire à Courtois qu'il s'agit plutôt de préoccupations de *savoir* que de *science*, car cette dernière « ne permet pas de penser la corrélation qu'il y a entre le savoir et la mise à disposition de ce savoir (comment *s'adresser* dans un discours qui n'est pas seulement *exposition* des résultats de la raison, mais *stratégie* de la raison)¹⁰ ». Or c'est bien cet angle d'approche qui nous intéresse, cette inscription même du travail rationnel dans le texte et l'effet qu'il induit sur sa réception par le lecteur. « Il s'agit donc d'un grand livre des *inflexions*, poursuit Courtois, où la nuance n'est pas principalement la marque d'une virtuosité rhétorique, même au sens aristotélicien d'argumentation, mais où elle est tension éthique et poétique, préoccupation envers les opérations de pensée les plus fines.¹¹ » Mon approche me paraît d'autant plus soutenable qu'elle ne contredit aucunement l'idée que défendait Montesquieu : « Pour faire de grandes choses, il ne faut pas être un si grand génie ; il ne faut pas être au-dessus des hommes ; il faut être avec eux.¹² »

De là une attention portée au double aspect de l'œuvre, expression à la fois mathématique et charnelle. De là aussi la recherche de certaines racines chez Montaigne et Pascal¹³. En effet,

⁸ *Ibid.*, p. 26. Cette opacité consensuelle n'est d'ailleurs pas levée par les diverses ponctuations éditoriales, comme le constate Courtois (1999), dans son ouvrage *Inflexions de la rationalité* dans *l'Esprit des lois*, PUF écrivains, Paris, p. 34-45.

⁹ Courtois, J.-P., *op. cit.*, p. 6.

¹⁰ *Ibid.*, p. 6.

¹¹ *Ibid.*, p. 7.

¹² Pensée 1803, *Pensées. Le Spicilège*, cité par Courtois, *op. cit.*, p. 8.

¹³ A la première lecture de *l'Esprit des Lois*, l'énoncé dévoile une parenté manifeste avec ces deux philosophes. Vernière le confirme dans son ouvrage : « Mais il est un deuxième paradoxe dans *l'Esprit des Lois*, plus implicite ou plus masqué. Montesquieu lit Montaigne et le cite rarement, lit Pascal mais ne le cite jamais. » (*op. cit.*, p. 59)

Vernière voit dans les livres II et III de *L'Esprit des lois*¹⁴, qui exposent la nature et les principes des gouvernements, « une rigueur d'expression proprement euclidienne¹⁵ ». Raison pour laquelle j'ai rapproché ce texte de *L'Esprit géométrique* de Pascal. La position théorique de Courtois conforte elle aussi mon angle d'analyse : « On posera donc qu'il n'y a pas d'étude possible des inflexions, fussent-elles inflexions de la rationalité, qui ne soit *étude de la pensée et du rapport au langage dans lequel elle s'effectue. Pas de logique de la pensée sans une grammaire et une poétique de la pensée*¹⁶, de sorte qu'on puisse se diriger vers cet 'essai de saisir un travail du concept dans et par son écriture' que demande Henri Meschonnic à propos de toute écriture philosophique.¹⁷ »

De l'opaque clarté ...

La première observation du texte étudié (chapitres I à V du Livre quatrième) fait ressortir une hétérogénéité de la composition que notait déjà Vernière¹⁸. En effet, une grande disparité frappe l'écrit, puisque le chapitre le plus court (le premier, dominé par un principe généraliste) est formé de deux paragraphes de volume équivalent, au total une douzaine de lignes, et le plus long (chapitre II consacré à l'éducation dans la monarchie) comporte 25 paragraphes allant de 3 lignes à 12 lignes, pour un total de 135 lignes, soit *grosso modo* onze fois plus de texte que pour le plus bref.

Cette hétérogénéité se trouve doublée d'une opacité masquée par une clarté syntaxique, caractéristique que je propose d'illustrer par l'analyse du chapitre premier, intitulé « Les lois de l'éducation ». Il remplit en quelque sorte le rôle d'introduction générale à son contenu et donne quelques clés pour l'aborder, constante observable dans l'*EdL* pour tout chapitre *incipit* de livre. Ce chapitre offre *a priori* une

¹⁴ Désormais *EdL*.

¹⁵ *Op. cit.*, p. 61-62.

¹⁶ Je souligne.

¹⁷ Courtois, *op. cit.*, p. 9-10.

¹⁸ « Manifestement Montesquieu heurte, dans l'organisation de son ouvrage, une certaine rhétorique classique. [...] dans le dédale de ses 605 chapitres ramassés en 31 livres qui vont de 8 lignes (XVIII, 8 — XX, 16 — XXI,13) ou même 3 (V,13) jusqu'à onze pages (XI,6), [il] propose des séries de paragraphes courts, rigides comme des textes de lois : c'est l'*arena sine calce*, le sable sans la chaux de Sénèque. » (*op. cit.*, p. 51)

syntaxe transparente qui ne pose, à la première lecture, aucun problème d'interprétation. Le premier paragraphe comprenant deux phrases commence par une assertion de portée générale, énoncée comme un postulat : « Les lois de l'éducation sont les premières que nous recevons. » La deuxième phrase coordonnée à la première, à l'intérieur d'une structure sémantico-syntaxique binaire cause / conséquence, articule le général et le particulier dans un rapport d'inclusion : ces lois devant nous préparer à l'organisation générale de la société, c'est dans le souci de l'intérêt général que le particulier doit éduquer les individus et par là se soumettre au général qui le subsume.

Le deuxième paragraphe présente lui aussi une clarté qui n'est qu'apparente. À la première phrase, d'une hypothèse admise comme réalisée (« Si le peuple en général a un principe»), le philosophe en déduit une conséquence, mais il épouse le cheminement inverse à celui du premier paragraphe et part du général pour arriver au particulier (« les parties qui le composent, c'est-à-dire les familles, l'auront aussi »). On notera le souci d'explicitation manifesté par la reformulation en *c'est-à-dire*, qui permet au lecteur d'établir un lien avec le paragraphe précédent par le syntagme nominal¹⁹ « famille particulière ». Montesquieu poursuit son raisonnement dans une deuxième phrase en établissant à nouveau un rapport de cause à conséquence. Cependant, la présence de la conjonction de coordination *donc* va dans le sens d'une opacité du texte²⁰, car elle ne se justifie pas, sauf si l'on admet l'existence d'une phase du raisonnement totalement implicite. En l'occurrence, il faut avoir admis l'identité du « principe » partagé par le peuple dans sa généralité avec celui des particuliers qui le composent, de telle manière que si l'organisation du peuple change, le « principe » changera aussi et avec lui celui des familles qui s'y trouvent incluses. Donc — et c'est ici que nous comprenons l'énoncé de la conséquence — le changement de

¹⁹ Désormais SN.

²⁰ L'opacité n'est pas seulement présente dans la progression argumentative, elle l'est aussi sur le plan conceptuel. Comme le fait remarquer R.E. Kingston dans son article « L'intérêt et le bien public dans le discours du Parlement de Bordeaux : précisions sur l'honneur, principe du régime monarchique », in *Le temps de Montesquieu*, Porret, M. et Volpilhac-Auger, C. (éds), Droz, Genève, 2002, p. 187-204, « il y a une divergence d'opinion sur le vrai sens de cet honneur ». Or si les exégètes de l'œuvre de Montesquieu ne s'accordent pas sur la manière d'interpréter ce principe, ne faut-il pas en conclure que le discours de *L'Esprit des Lois* est opaque ? C'est en tout cas la thèse que défend P. Vernière (*op. cit.*)

gouvernement entraînera un changement de fondement dans les lois de l'éducation, en vertu du principe d'identité et du principe d'inclusion. On le voit, la clarté syntaxique du propos n'évite pas la grande densité du raisonnement et le rôle primordial de l'implicite. La troisième et dernière phrase de ce paragraphe, qui clôt en même temps le chapitre, revient à plus de clarté : Montesquieu associe à chaque type de gouvernement un objet spécifique visé par les lois de l'éducation.

... à l'écriture charnelle

On peut légitimement se soucier de la force de persuasion d'un texte qui présente de telles résistances. Or il apparaît en même temps que l'écriture est tout imprégnée d'une dimension charnelle qui ne peut qu'impliquer son énonciateur et donner ainsi de lui une image éminemment humaine. En effet, ce n'est pas en se désincarnant que le philosophe peut toucher le cœur et la raison des hommes, mais au contraire en leur offrant un *ethos* à la fois sensible et inattaquable. Vernière l'affirme : « [...] sans cette 'dévotion', sans ce sacrifice, nous n'aurions pas *l'Esprit des Lois*, qui n'est pas seulement un traité savant, somme érudite, thèse de droit politique ou de sociologie, mais œuvre très liée charnellement à son auteur. [...] le vrai lecteur, derrière un texte souvent obscur, parfois péremptoire, qui cherche le mot et la sécheresse de la maxime, décèle je ne sais quel engagement charnel, une chaleur, un ton, qui font de *l'Esprit des Lois* une œuvre éminemment littéraire.²¹ »

L'humanité offerte par l'écriture de Montesquieu se lit tout d'abord dans le continuum mimétique d'une pensée en train de se construire. Et bien que l'on n'étudie qu'un fragment de l'*EdL*, on peut toutefois préciser que le premier chapitre d'un livre annonce les grands axes qui y seront développés, de même qu'il noue un lien avec ce qui précède directement. Selon Vernière, le texte que nous étudions (Livre IV, chapitres 1 à 5) est inclus dans ce qui devait constituer, d'après le manuscrit, la première partie de l'œuvre²². Au début de

²¹ Vernière, *op. cit.*, p. 29.

²² Le texte analysé fait partie de la première livraison confiée par Montesquieu à Mussard, à destination de Genève (Livres I-XIX). Le reste fait encore l'objet de nombreuses et constantes améliorations. Pour cette question, voir Desgraves, L., « Montesquieu en 1748 », in 1748, *L'année de l'Esprit des lois*, Champion, Paris,

cette partie, notamment en I, 3, Montesquieu accorde une prééminence aux facteurs proprement politiques²³, dont on observe l'importance dans le sujet même du Livre IV « Que les lois de l'éducation doivent être relatives aux principes du gouvernement ». Ceux-ci sont clairement mentionnés dans le livre II, chapitre premier. Tout part, écrit Vernière, des trois définitions célèbres de Montesquieu : « Il y a trois espèces de gouvernements, le REPUBLICAIN, le MONARCHIQUE et le DESPOTIQUE. Pour en découvrir la nature il suffit de l'idée qu'en ont les hommes les moins instruits. Je suppose trois définitions ou plutôt trois faits : l'un que le gouvernement républicain est celui où le peuple en corps ou seulement une partie du peuple a la souveraine puissance ; le monarchique, celui où un seul gouverne, mais par des lois fixes et établies ; au lieu que dans le despotique, un seul, sans loi et sans règle, entraîne tout par sa volonté et ses caprices. Voilà ce que j'appelle la nature de chaque gouvernement. Il faut voir quelles sont les lois qui suivent directement de cette nature, et qui par conséquent sont les premières lois fondamentales.²⁴ » En effet, le Livre Quatrième envisage les lois de l'éducation relativement à ces trois principes de gouvernement²⁵. Il est à noter que Montesquieu estime cette définition des trois principes de gouvernement comme accessible aux « hommes les moins instruits ». Peut-être peut-on y voir un souci de s'allier le plus large public, garant du sens commun ; ce qui abonderait dans le sens d'une rhétorique de la persuasion.

1999, p. 111-116 et « L'impression de L'Esprit des Lois à Genève en 1747-1748. Achèvements de l'ouvrage et corrections », in *Le temps de Montesquieu*, Porret, M. et Volpilhac-Augier, C. (éds), 2002, Droz, Genève, p. 33-41 ; Spector, C., « Des Lettres persanes à L'Esprit des Lois, parcours d'une œuvre », in *1748, L'année de l'Esprit des lois*, Champion, Paris, 1999, p. 117-139.

²³ « Il faut que les lois se rapportent à la nature et au principe du gouvernement [...] Elles doivent être relatives au physique du pays : au climat glacé, brûlant ou tempéré ; à la qualité du terrain, à sa situation, à sa grandeur ; au genre de vie des peuples, laboureurs, chasseurs ou pasteurs ; elles doivent se rapporter au degré de liberté que la constitution peut souffrir ; à la religion des habitants, à leurs inclinations, à leurs richesses, à leur nombre, à leur commerce à leurs mœurs, à leurs manières. Enfin, elles ont des rapports entre elles ; elles en ont avec leur origine, avec l'objet du législateur, avec l'ordre des choses sur lesquelles elles sont établies. » *EdL.*, p. 95.

²⁴ *Ibid.*, Livre deuxième, chapitre premier, p.97.

²⁵ Il faut noter que cette tripartition qui envisage la typologie des gouvernements d'un point de vue différentiel se trouve progressivement relayée par une typologie binaire qui s'inscrit, au cœur de la première et non pas en rupture avec elle (cf. C. Spector, *op. cit.*, p. 135-137).

Il est en outre primordial de retenir la distinction qu'opère Montesquieu entre la nature et le principe de ces trois gouvernements : « Il y a cette différence entre la nature du gouvernement et son principe, que sa nature est ce qui le fait être tel, et son principe ce qui le fait agir. L'une est sa structure particulière, et l'autre les passions humaines qui le font mouvoir²⁶ ». Dans chacun de ces gouvernements, un sentiment dominant : la *vertu politique* dans la république, l'*honneur* dans la monarchie et la *crainte* dans le despotisme. C'est sur ce schéma que Montesquieu analyse la relation entre les lois de l'éducation et ces caractères dominants. À noter que l'existence des passions humaines comme ressort introduit une dynamique dans ces trois²⁷ types de gouvernements, dynamique qui autorise l'idée d'évolution et donc de corruption et de dégradation. Par voie de conséquence, un gouvernement n'est pas voué au statisme mais peut basculer dans une autre espèce de gouvernement à cause de l'altération ou de la perte de son principe essentiel, à savoir par exemple que la nature du gouvernement républicain peut être altérée par la déliquescence du principe de la vertu politique. C'est en effet dans la corruption de ce dernier que réside celle du régime politique : « La corruption de chaque gouvernement commence toujours par celle des principes²⁸. »²⁹ Sur ces brisées, Vernière affirme

²⁶ *EdL.*, III,1, p. 114.

²⁷ Dans une relation de cause à effet, la tripartition qui affecte la nature des gouvernements se retrouve logiquement dans le domaine des sentiments dominants, des climats et des types d'individus.

²⁸ Bien que la construction de Hobbes soit très différente de celle de Montesquieu, le premier défendait déjà, *mutatis mutandis*, dans *Léviathan*, une idée approchante, afin d'expliquer le processus de dissolution de l'Etat : « Quand donc ils [les états] se défont non à cause de la violence externe, mais de désordres internes, la faute ne se trouve pas chez les humains, en tant que *matière*, mais en tant qu'ils en sont les *constructeurs* et les ordonnateurs. » Or selon Montesquieu, le principe est « ce qui fait agir » un gouvernement, c'est-à-dire « les passions humaines qui le font mouvoir » (*cf.* citation *supra*, *EdL.*, III,1, p. 114) ; de la sorte, la corruption d'un système venant de celle de ses principes, et ses principes étant les passions humaines qui le font mouvoir, ce sont bien les passions humaines, fruits des humains « constructeurs » (Hobbes), qui corrompent les gouvernements. C. Spector affirme : « L'œuvre de Montesquieu peut, par conséquent, être déchiffrée à la lumière de sa théorie de la grandeur et de la décadence : au fil de la réflexion sur la corruption, ce qui transparaît en filigrane est le risque, toujours latent, du passage — ou plutôt, de la chute, — des gouvernements modérés aux gouvernements violents (VIII,8) » (*op. cit.*, p. 138). Concernant la question des rapports entre l'œuvre de Hobbes et celle de Montesquieu, se reporter à P. Schröder, « Liberté et pouvoir chez

que la décadence de tout gouvernement mène au despotisme, autrement dit à une « cité du diable »³⁰, et en cela il voit en Montesquieu un créateur de mythes.

Enfin, l'originalité de Montesquieu réside dans le fait d'avoir substitué à la tripartition numérique³¹ un (monarchie) / multiple (république) / total (despotisme), la tripartition spatio-temporelle présent (monarchie contemporaine de Montesquieu) / passé (république des Grecs) / lointain (despotisme des orientaux).

Hobbes et Montesquieu » in Porret, M. et Volpillac-Augier, C. (éds), *op. cit.*, p. 147-169.

²⁹ *EdL.*, VIII, 1, « Idée générale de ce livre », p. 257.

³⁰ Peut-être ne serait-il pas déplacé de songer ici à *La Cité de Dieu* de Saint-Augustin, et notamment à la « cité terrestre » qui regroupe ceux qui, immergés dans leurs passions humaines et matérielles, se sont détournés du bien suprême, c'est-à-dire Dieu. Ce n'est pas pour autant que Montesquieu défende l'idée de la nécessité de privilégier un dessein divin. Au contraire, comme l'affirme Vernière, sa « pensée politique s'inscrit totalement dans la perspective philosophique des Lumières » et « apparaît comme un système laïcisé » (Vernière, *op. cit.*, p. 99).

³¹ Quoique la critique oppose radicalement Montesquieu à Hobbes (par exemple concernant la question de l'universalité des lois de la nature défendue par Hobbes et la pluralité défendue par Montesquieu dans une perception relativiste des systèmes ; pour cette question, voir C. Larrère, « *L'Esprit des Lois*, tradition et modernité », in 1748, *L'année de l'Esprit des lois*, Champion, Paris, 1999, p. 141-160), cette tripartition numérique est aussi présente chez ce dernier dans son *Léviathan*, publié en 1651. Il définit ainsi trois types d'Etat : « La différence des Etats consiste en la différence du souverain, ou personne représentant tous les individus de la multitude et chacun d'eux. Et puisque la souveraineté est ou bien en un seul homme ou en une assemblée de plus d'un seul, et, dans cette assemblée, ou bien tous ont le droit d'y entrer, ou bien pas tous mais certains qui sont distingués du reste, il est manifeste qu'il ne peut y avoir que trois types d'Etat. [...] Quand le représentant est un seul homme, alors l'Etat est une MONARCHIE ; quand l'assemblée est celle de tous ceux qui veulent s'assembler, alors l'Etat est une DEMOCRATIE, ou Etat populaire ; quand l'assemblée est celle d'une partie seulement, alors l'Etat est une ARISTOCRATIE. » (Hobbes, *Léviathan* [1651], chapitre 19, Gallimard, 2000, p. 305-306) Contrairement à Hobbes, Montesquieu subordonne l'aristocratie, tout comme la démocratie, à l'Etat républicain. La première est un système dans lequel le peuple est soumis à un corps de nobles, la seconde fait du peuple le détenteur de la souveraine puissance. Selon lui, le troisième type d'Etat est le despotique, alors que Hobbes ne voit dans cette espèce qu'une dénomination axiologique : « Dans les ouvrages d'histoire et de politique, on trouve d'autres noms de gouvernement, comme *tyrannie*, *oligarchie*. Mais il ne s'agit pas ici des noms d'autres formes de gouvernement, mais des mêmes formes que l'on appelle ainsi quand on ne les aime pas. » (*op.cit.*, 19, p. 306)

Ces précisions semblent m'éloigner de mon propos, et pourtant elles s'y inscrivent avec vigueur. En effet, si l'on reprend le cheminement des livres qui précèdent celui que j'étudie à travers les titres des sections, on s'aperçoit que chacun d'entre eux pose et explicite les concepts qui seront mis en œuvre et articulés les uns aux autres dans l'objet de mon analyse³². Des « lois en général » (livre premier) on passe à celles « qui dérivent directement de la nature du gouvernement » (Livre deuxième, dans lequel Montesquieu explicite la notion de *nature*), pour arriver aux principes des trois gouvernements (Livre troisième) dont la nature vient d'être définie. Le premier chapitre du Livre troisième articule les deux concepts *nature / principe*, et le dernier propose des « réflexions sur tout ceci ». Le texte lui-même (et non plus seulement les titres) porte des marques de ce tissage intratextuel. Ainsi du lien de chapitre à chapitre, par exemple : « Comme l'éducation dans les monarchies ne travaille qu'à élever le cœur [sujet traité dans le chapitre précédent, IV-2], elle ne cherche qu'à l'abaisser dans les États despotiques³³ [contenu du présent chapitre, IV-3] ». Une telle articulation peut également lier deux livres, comme ici entre le livre qui fait l'objet de cette étude et l'introduction du livre suivant : « Nous venons de voir que les lois de l'éducation doivent être relatives au principe de chaque gouvernement.³⁴ »

Il apparaît que le philosophe sacrifie continuellement au souci d'amener progressivement son lecteur à ses positions et l'inclut dans sa démarche spéculative et démonstrative³⁵ comme le prouve l'emploi

³² Cf. Vernière (*op. cit.*, p. 48) : « Plutôt que d'opposer dans *l'Esprit des Lois* la méthode déductive et la méthode expérimentale, comme le firent tous les commentateurs depuis Auguste Comte, il serait plus expédient d'y découvrir le rythme alterné de la recherche, de l'hypothèse et de sa vérification. Rien ne sera plus instructif, avant même d'analyser l'ouvrage, que de se poser le problème du plan, qui a si longuement exercé la critique et que la longue genèse de l'ouvrage devrait éclairer. »

³³ *EdL.*, IV-3, p. 135.

³⁴ *Ibid.*, V-I, p. 147.

³⁵ Il apparaît tout à fait adéquat au propos de rappeler cet extrait des *Pensées* de Pascal :

« 15. — Éloquence qui persuade par douceur, non par empire, en tyran, non en roi.

16. — L'éloquence est un art de dire les choses de telle façon : 1° que ceux à qui l'on parle puissent les entendre sans peine et avec plaisir ; 2° qu'ils s'y sentent intéressés, en sorte que l'amour-propre les porte plus volontiers à y faire réflexion.

du pronom *nous*³⁶. Si l'usage de la première personne du pluriel répond à cette époque à un souci des conventions, et réfère dans ce cas à un *je*, Montesquieu n'est pas coutumier du fait car dans ses emplois de *nous*, il inclut le récepteur et l'attire à lui comme un aimant. On décèle d'ailleurs dans ce fait stylistique récurrent un souci didactique de la continuité, comme si l'auteur voulait bien s'assurer que le lecteur ne perd pas le fil du propos. D'autre part, sachant que Montesquieu a dicté une bonne partie de son ouvrage à plusieurs secrétaires, le scripteur lui-même ne devait-il pas régulièrement s'assurer de la rigueur de son cheminement intellectuel ?

Nous n'avons certes pas affaire ici à un penseur abstrait de sa réflexion, mais bien au contraire à un homme incarné en elle³⁷ tout autant qu'elle s'inscrit dans le développement de son propos, et notamment dans son tempo.

Structure rythmique et poétique de la démonstration

Pour ne pas quitter le cœur de mes préoccupations, il s'agira maintenant de montrer que la manière dont Montesquieu construit son propos imprime à la lecture un rythme particulier qui entre pour une

Elle consiste donc dans une correspondance entre l'esprit et le cœur de ceux à qui l'on parle d'un côté, et de l'autre les pensées et les expressions dont on se sert ; ce qui suppose qu'on aura bien étudié le cœur de l'homme pour ne savoir tous les ressorts, et pour trouver ensuite les justes proportions du discours qu'on veut y assortir. Il faut se mettre à la place de ceux qui doivent nous entendre, et faire essai [cf. au sens où l'entend Montaigne, c'est-à-dire un étalonnage, une pesée comparative] sur son propre cœur du tour qu'on donne à son discours, pour voir si l'un est fait pour l'autre, et si l'on peut s'assurer que l'auditeur sera comme forcé de se rendre. Il faut se renfermer le plus qu'il est possible, dans le simple naturel ; ne pas faire grand ce qui est petit, ni petit ce qui est grand. Ce n'est pas assez qu'une chose soit belle, il faut qu'elle soit propre au sujet, qu'il n'y ait rien de trop ni rien ne manque. » *Pensées sur l'esprit et sur le style*, Texte de l'édition Brunschvicg, Classiques Garnier, 1961, Paris, p. 77-78.

³⁶ Cette question sera abordée *infra*.

³⁷ Vernière a bien saisi cette étroite relation entre l'homme raisonnant qu'est Montesquieu et l'objet de ses spéculations : « *L'Esprit des Lois* c'est à la fois l'essence, la signification et la justification de ces rapports entre la nature des choses et la raison qui les analyse. » (*op. cit.*, p. 57). Il faut comprendre par « esprit » l'essence naturelle obtenue par distillation, qui détient sous forme réduite la vertu ou l'efficacité de la matière première.

part importante dans le pouvoir d'imprégnation et de persuasion que revêt la démonstration³⁸.

La régularité rythmique est ainsi déjà présente dans les titres des chapitres d'un livre et notamment dans celui que nous étudions. Après avoir traité les deux natures de gouvernements qu'il affectionne le moins (la monarchie³⁹ et le despotisme), le philosophe alterne tout ce qui touche au gouvernement républicain avec l'exemple des anciens : « Différence des effets de l'éducation chez les anciens et parmi nous » (IV-4), « De l'éducation dans le gouvernement républicain » (IV-5), « De quelques institutions des Grecs » (IV-6), « En quel cas ces institutions singulières peuvent être bonnes » (IV-7), « Explication d'un paradoxe des anciens par rapport aux mœurs » (IV-8). Cette navette régulière entre les modèles de sagesse antiques et les constructions contemporaines de Montesquieu génère chez le lecteur un schéma d'analyse comparatif et favorise la compréhension par l'exemple : « La plupart des peuples anciens vivaient dans des gouvernements qui ont la vertu pour principe ; et, lorsqu'elle y était dans sa force, on y faisait des choses que nous ne voyons plus aujourd'hui, et qui étonnent nos petites âmes. Leur éducation avait un autre avantage sur la nôtre ; elle n'était jamais démentie. Épaminondas, la dernière année de sa vie, disait, écoutait, voyait, faisait les mêmes choses que dans l'âge où il avait commencé d'être instruit. Aujourd'hui, nous recevons trois éducations différentes ou contraires : celle de nos pères, celle de nos maîtres, celle du monde.⁴⁰ ». Les deux espaces-temps sont clairement distingués par les tiroirs temporels employés : l'imparfait et plus-que-parfait de l'indicatif pour les anciens, le présent du même mode pour les contemporains de Montesquieu. Une exception cependant, un présent panchronique qui semble placer en dehors du temps les systèmes politiques fondés sur la vertu : « La plupart des peuples anciens vivaient dans des gouvernements qui ont la vertu pour principe. »

Ainsi que nous y invite la dernière phrase de l'exemple précédent, on relève l'existence d'un tempo autre que celui de l'alternance de chapitre à chapitre ou de paragraphe à paragraphe ; il

³⁸ Je mettrai en évidence des traits récurrents que je ne développerai que sur un choix d'exemples, eu égard aux impératifs de la publication.

³⁹ Comme l'affirme Vernière, (*op. cit.*, p. 50) : « 'In puris naturalibus', Montesquieu manquait d'indulgence pour le régime monarchique. »

⁴⁰ *EdL.*, IV-4, p. 136-137.

se développe au niveau trans- et/ou intraphrastique : les deux-points introduisent la nature des trois éducations annoncées, qui sont spécifiées par une juxtaposition de trois syntagmes nominaux étendus de même structure (pronom démonstratif + SNP⁴¹). Rythme ternaire donc, de cadence mineure, la protase comportant 18 syllabes, l'apodose 11 syllabes elles-mêmes réparties en 4/4/3.

Considérons à présent un exemple choisi en IV-1, au deuxième paragraphe dans la deuxième et la troisième phrase. Celles-ci sont englobées dans une période qui comprend deux clauses⁴². La première clause affirme les différences qui séparent les lois de l'éducation en fonction de chaque nature de gouvernement et sert simultanément à annoncer ces derniers. La deuxième clause comporte trois segments dont le premier répond à la formule suivante :

(segment 1) :

1 SNP : [dans] SN (x),

1 proposition avec tournure attributive du complément : [elles auront pour objet] SN (y)

Les deux autres segments se réduisent à la juxtaposition du SNP et du principe qui régit le type de gouvernement, la proposition étant devenue elliptique :

(segment 2) :

⁴¹ Désormais SNP = syntagme nominal prépositionnel.

⁴² Pour les notions de *période* et de *clause*, voir le numéro de *VERBUM*, T. XXIV, n° 1-2, consacré à la question « Y a-t-il une syntaxe au-delà de la phrase ? ». On y lira notamment les articles de Béguelin, M.-J., « Clause, période ou autre ? La phrase graphique et les niveaux d'analyse », p. 85-107 ; Berrendonner, A., « Les deux syntaxes », p. 23-35 ; Roulet, E., « Le problème de la définition des unités à la frontière entre le syntaxique et le textuel », p. 161-178. Berrendonner (*ibid.*, p. 29) distingue *période* et *clause* de la façon suivante : « Nous sommes en possession de deux critères d'analyse opératoires, la connexité réactionnelle et la clôture intonative, qui permettent de définir dans le discours deux types d'unités : les clauses et les périodes », dont chacune possède une syntaxe particulière. La clause relève du domaine de la morpho-syntaxe alors que la période est déterminée par des critères syntactico-pragmatiques. Roulet reformule la distinction établie par Berrendonner qui, selon lui, oppose radicalement les principes qui régissent l'unité syntaxique maximale et l'unité textuelle minimale : la clause en fonction de la réaction, l'énonciation à partir de la notion de passage en mémoire discursive appelée *acte* (*ibid.*, p. 164) Or pour Roulet, il n'y a pas de séparation des deux ordres : clause/langue et acte/texte, mais superposition dans une intersection.

[dans] SN (x), [Ø] SN (y)

(segment 3) :

[dans] SN (x), [Ø] SN (y)

(x) : {les monarchies} ; {les républiques} ; {le despotisme}

(y) : { l'honneur } ; { la vertu } ; { la crainte }

De la sorte, le lecteur pourra associer aisément le principe agissant à chaque nature de gouvernement.

Un procédé quasi-identique est développé dans le chapitre suivant en IV-2, deuxième paragraphe. Les deux-points annoncent une énumération explicative clairement reconnue comme ternaire (« trois choses »). Le défectif *falloir* amorce la structure phrastique et l'ancre dans la mémoire du lecteur (« qu'il faut mettre dans les vertus une certaine noblesse ») de telle sorte qu'elle puisse ensuite devenir elliptique et mettre en contact direct les qualités et les comportements (mœurs/franchise, manières /politesse).

Dans le quatrième paragraphe également, la structure imprimée en début de phrase peut devenir elliptique grâce à l'appui rythmique. Celui-ci met en œuvre trois paires d'adjectifs axiologiques qui qualifient les actions des hommes (au sein d'une relation attributive de l'objet). La particularité de cette période réside dans le fait que le premier adjectif de la paire est nié par le type logique négatif de la phrase matrice (*On n'y juge pas les actions des hommes comme X*), et la conjonction adversative *mais* introduit le deuxième adjectif de la paire qui corrige le premier (*comme Y*). Il faut noter que l'inverseur *mais* implique le passage du type logique négatif de la phrase matrice « on n'y juge pas » au type logique affirmatif d'un verbe recteur elliptique : « On n'y juge pas les actions des hommes comme bonnes mais [on les y juge] comme belles ». Les deux autres segments fonctionnent sur l'ellipse complète de la proposition première, de sorte qu'il ne subsiste plus dans chacun d'eux que la qualité niée suivie de celle qui est retenue. Le rythme adopté ici agit sur deux niveaux : binaire à l'intérieur de chaque segment (non comme X mais comme Y), et ternaire sur l'ensemble de la clause⁴³ (trois paires d'adjectifs).

⁴³ Dans ce cas précis, *clause* et *période* au sens où l'entend Berrendonner semblent se superposer. En effet, les ellipses verbales rendent les différents segments

Même la longueur des lexèmes n'est pas laissée au hasard : les deux premières paires opposent des adjectifs monosyllabiques ([bon] / [bɛl] avec une allitération en [b]), alors que la dernière paire articule des lexèmes de 3 et 5 syllabes, développant une cadence majeure.

Le rythme ternaire est dominant dans ce chapitre comme le met en évidence la clausule : « L'honneur a donc ses règles suprêmes [...]. Les principales sont que [...] (1). La seconde est que [...] (2). La troisième que [...] (3).

Le rythme binaire marque en revanche le chapitre consacré au despotisme. Montesquieu y joue sur les antonymes et donne le ton dès l'introduction à travers un chiasme qui oppose les monarchies et les États despotiques dans leurs objectifs respectifs (« élever »/ « abaisser ») :

« Comme *l'éducation* [dans les monarchies A] [ne travaille qu'à *élever* le cœur B],
elle [ne cherche qu'à *l'abaisser* B] [dans les États despotiques A]. »

Même disposition binaire dans le paragraphe suivant :

« L'extrême obéissance [suppose A] de l'ignorance [dans celui qui *obéit* B] ;
elle en [suppose A'] même [dans celui qui *commande* B] :
[il n'a point C] à délibérer (1), à douter (2), ni à raisonner (3) ;
[il n'a qu' C'] à vouloir (4).

Ce tempo se poursuit au troisième paragraphe :

« [...] elle [l'éducation dans les États despotiques] se réduit (I) [à mettre A] [la crainte B] [dans le cœur C],
et (II) [à donner A] [à l'esprit C] [la connaissance de quelques principes de religion fort simples B]. (Parallélisme avec coordination et chiasme).
Le savoir y sera dangereux (1), l'émulation funeste (2) ;
(parallélisme avec juxtaposition).

syntactiquement dépendants de la proposition mise en distribution (connexité rectionnelle) et pragmatiquement liés.

Le résultat d'un tel manichéisme dans l'éducation (c'est-à-dire d'une telle pauvreté) rendu par le rythme binaire, éclate dans la phrase lapidaire : « L'éducation y est donc en quelque façon nulle. » Où l'on remarque la relation attributive instaurée par la copule *être* qui met en relation *éducation* et *nulle*, ce dernier adjectif jetant en un monosyllabe ce type d'éducation dans le néant.

Le philosophe poursuit en jouant comme au début du chapitre sur le rythme binaire et les expressions antithétiques :

« Il faut ôter tout, afin de donner quelque chose ; et commencer par faire un mauvais sujet, pour faire un bon esclave. »

La clause comprend deux segments coordonnés parallèles puisque le verbe régit dans chaque cas une subordonnée de but (« afin de », « pour ») ; à l'intérieur de chaque syntagme, deux termes opposés (« ôter tout, donner quelque chose » ; un mauvais sujet, un bon esclave »).

Cette régularité agit dans l'esprit du lecteur comme un martèlement, et par sa rigueur tout épurée acquiert une force de conviction indiscutable, d'autant plus que ce phénomène se répète avec constance dans l'œuvre. Il convient cependant de ne pas en rester à ce niveau « poétique » (au sens de construction) du texte, mais pousser plus avant l'analyse afin de comprendre comment se constitue la force persuasive fondée sur la conjonction du rythme, de la syntaxe et de la sémantique.

Lignes harmoniques et polémique

La particularité de la rhétorique de Montesquieu consiste à mettre en œuvre des motifs d'une grande régularité qui ont pour effet d'imprégner l'esprit du lecteur, à la manière de lignes mélodiques aisées à mémoriser. Les positions critiques ou apologiques du philosophe ainsi orchestrées en deviennent plus efficaces. Examinons quelques passages du chapitre II du Livre Quatrième.

Bien que Montesquieu accorde quantitativement le plus de place au gouvernement monarchique (25 paragraphes), une analyse minutieuse du texte révèle qu'il en fustige les principes, et notamment l'honneur tel qu'il est inculqué aux gens du monde. Pour preuve, les

deuxième, troisième et quatrième paragraphes du chapitre en question. Comme cela a été vu, le philosophe énumère des qualités et traits moraux sous la forme de trois paires articulant vertus / noblesse, mœurs / franchise, manières / politesse. Ces associations tendraient à nous faire croire qu'il est le défenseur d'une éducation qui vise de tels objectifs parce qu'elle est vertueuse. Or tout le caractère polémique de la démonstration de Montesquieu repose sur la détermination des substantifs *noblesse*, *franchise*, *politesse*, tous trois actualisés par un déterminant indéfini (un(e) certain(e))⁴⁴. Autrement dit, la valeur morale positive dénotée par les signifiants est anéantie par leur indéfinition qui laisse une large place à l'appréciation subjective individuelle en fonction des circonstances. Il s'agit ici de vertus à géométrie variable, donc parfaitement opportunistes.

De la même manière au paragraphe 4, le rythme ternaire, déjà décrit en ce qui concerne la rectification des qualités attribuées aux actions des hommes, soutient la neutralisation de la mesure et de l'équité (« bonnes », « justes », « raisonnables ») par le souci de l'apparence et la recherche de l'impression (« belles », « grandes », « extraordinaires »). Autrement dit, une action peut être belle et mauvaise, grande et injuste, extraordinaire et déraisonnable. Et l'on comprend pourquoi la monarchie réserva un accueil plus que frileux à l'analyse de ses valeurs.

Entre les deux paragraphes de rythme complexe (binaire en ternaire) se glisse un paragraphe exclusivement binaire qui tire toute sa puissance d'une maîtrise virtuose de ce qui pourrait entrer dans la catégorie des échelles argumentatives de Ducrot⁴⁵ :

⁴⁴ « Enfin, une remarque sur la précision dans l'usage des termes et la faculté qui leur est donnée par là de représenter les opérations de pensée mentionnées. Plus l'emploi est spécifique, plus il est entouré de modalisations, auxquelles il est lié directement. L'actualisation du sens en fait un emploi bien plus marqué par le discours et la syntaxe. Plus au contraire l'emploi est généraliste, plus il ressemble à un anodin *emploi de langue*, et plus il faut s'adresser au reste du paragraphe, chapitre, puis livre, puis à l'ouvrage tout entier pour saisir les opérations de pensée induites. » (Courtois, *op. cit.*, p. 69) Comme le fait justement remarquer Courtois, le caractère indéfini de la détermination (un(e) certain(e)) sert de modalisateur et révèle ainsi directement dans le cadre des occurrences la charge polémique de l'énoncé. En revanche, si les trois substantifs avaient été employés de manière générique, c'est à un niveau supérieur à celui de la clause qu'il aurait fallu déceler des indices permettant d'interpréter la position théorique de Montesquieu.

⁴⁵ Pour cette question, se reporter à Ducrot, O. (1980), *Les échelles argumentatives*, Les éditions de Minuit, coll. « propositions », Paris.

« Les vertus qu'on nous y montre sont toujours moins ce que l'on doit aux autres que ce que l'on se doit à soi-même : elles ne sont pas tant ce qui nous appelle vers nos concitoyens, que ce qui nous en distingue. »

Les deux structures corrélatives mettent en relation autrui et soi. Dans la première occurrence, le schéma est le suivant : le verbe de la principale est une assertion à la forme affirmative mais frappée d'un degré d'infériorité (« sont toujours *moins que* ») : la dette envers les autres est toujours moindre que le mérite personnel ; la deuxième corrélatrice constitue l'explicitation de la première puisqu'elle est introduite par deux points explicatifs, mais elle fonctionne dans un rapport inversé : le verbe *être* est cette fois actualisé à la forme négative, de telle sorte que le degré de supériorité exprimé par *tant* signifie l'infériorité ; autrement dit, les vertus ne sont pas le plus souvent ce qui nous rapproche de nos concitoyens, mais ce qui nous en sépare. En d'autres termes, les vertus que l'on enseigne sous la monarchie exaltent le culte de l'individualisme à travers l'absence de gratitude et de solidarité envers autrui, ce qui équivaut purement et simplement à l'apologie de l'orgueil et de la vanité. Une nouvelle fois peut-on encore appeler ces *vertus* des vertus ?

Une pensée en accomplissement

Un facteur supplémentaire entre en jeu dans la constitution de la force perlocutoire de la démonstration de Montesquieu. Compte tenu de la nature de l'œuvre, à savoir un monumental ouvrage de philosophie politique, il n'est pas le plus prévisible : il s'agit du caractère d'oralité de l'énoncé qui dévoile une pensée vivante en constante élaboration. A cet égard, le rapprochement avec Montaigne évoqué précédemment paraît une nouvelle fois pertinent. Fumaroli⁴⁶ met l'accent sur le caractère fondamentalement dynamique de l'écrit de Montaigne : « Montaigne ne se contente pas de condamner à la fois la servilité et le cicéronianisme timide de ses contemporains, il définit par contre-coup la fonction polémique des *Essais*. Polémique de créateur, non de critique littéraire : Montaigne, en réponse à ceux qui

⁴⁶ *La diplomatie de l'esprit. De Montaigne à La Fontaine*, Hermann, éditeurs des sciences et des arts, coll. Savoir : Lettres, 1994, Paris, p. 136.

font de la ‘vertu parlière’ un substitut de l’invention et du jugement, choisit, dans sa création même, de faire pencher la balance dans l’autre sens. Il sacrifie l’élégance à la densité philosophique, la beauté convenue qui résulte du calcul rhétorique à un langage véritablement séminal. *Le style des Essais, entièrement subordonné à la recherche de leur auteur, est le spectacle d’une éloquence en train de s’inventer, le spectacle d’une incessante ‘conception’ oratoire.*⁴⁷ » Nous avons déjà montré dans la partie consacrée à l’opacité que Montesquieu, tout comme Montaigne, n’hésitait pas à privilégier l’intensité de la réflexion philosophique à la limpidité de son écriture. Il nous reste à examiner ce qui révèle dans sa rhétorique — au sens de travail et non pas d’esthétique du discours — une pensée en action. Cette propriété est matérialisée notamment par la transcription textuelle du niveau suprasegmental et l’implication d’un interlocuteur virtuel dans une espèce de dialogue philosophe / lecteur.

Concernant le premier point, on peut rappeler que la question de la ponctuation est tout à fait d’actualité au XVIII^e siècle. Sans entrer dans le débat qui lie les problèmes de la ponctuation à ceux de la délimitation et de la définition de la phrase⁴⁸, on évoquera avec Seguin⁴⁹ la persistance d’une dimension d’oralisation dans les marques suprasegmentales. Mais celle-ci ne tient pas simplement compte de la possibilité d’une lecture publique du texte, elle me semble être la marque d’un locuteur s’exprimant au fur et à mesure qu’il conçoit et construit son système. De la sorte, la ponctuation devient la matérialisation de processus, voire de stratégies

⁴⁷ Je souligne.

⁴⁸ Pour cette question voir *VERBUM*, (2002), *op. cit.*, et notamment l’article de M.-J. Béguelin (déjà cité), p. 85-107.

⁴⁹ Seguin, J.-P. (2002), « Le métalangage de l’oralité dans les théories de la ponctuation au XVIII^e siècle », *VERBUM*, *ibid.*, p. 73-84 : « Les grammairiens du XVIII^e siècle, pour définir et pratiquer la ponctuation, ont donc supposé qu’existait une cohérence idéale entre les principes abstraits du découpage logique et le principe concret d’un enregistrement des nécessités de la respiration. » (*op. cit.*, p. 75) Et plus loin : « Ainsi, même la conception la plus logicienne, grammaticale et sémantique de la ponctuation, ne peut pas échapper à une représentation imaginaire de la profération. De même que Vaugelas emploie souvent le verbe *dire* lors même qu’il ne parle que de rédaction et d’écriture, de même le discours sur la ponctuation logique tend-il immanquablement à s’appuyer sur une représentation oralisante, voire respiratoire, de toute division textuelle. » (*ibid.*, p. 78)

d'encodage⁵⁰, qui ne peuvent cependant pas être considérés indépendamment d'un allocutaire, même virtuel. Ainsi en IV-1 (p. 130) : « Les lois de l'éducation sont les premières que nous recevons. Et, comme elles nous préparent à être citoyens, chaque famille particulière doit être gouvernée sur le plan de la grande famille qui les comprend toutes. » La coordination qui se trouve immédiatement séparée de la phrase précédente par le point montre que tout le raisonnement repose sur le postulat asserté dans la première phrase. De la même manière en IV-2, les structures disloquées qui entrent dans une tournure emphatique sont isolées — contre toute attente — du reste de la proposition. Ce qui a pour effet de mettre sur le même plan la négation des « maisons publiques où l'on instruit l'enfance », le moment « où l'on entre dans le monde » et l'adverbe locatif « là » qui ouvre la dernière phrase du paragraphe et qui renvoie à la fois à « l'école de ce que l'on appelle *honneur* » et au « monde ». Montesquieu exprime ici son étonnement tout en livrant au lecteur des indices de décodage qui doivent lui permettre de s'interroger sur les mêmes incongruités que celles qui sollicitent son attention. Les tournures de ce type sont extrêmement fréquentes dans *L'Esprit des lois*.

Autre exemple portant cette fois sur un pseudo-dialogue entretenu avec l'allocutaire potentiel : « Eh ! pourquoi l'éducation s'attacherait-elle à y former un bon citoyen qui prît part au malheur public ? » (*EdL.*, IV-3, p. 136) La question peut certes sembler purement rhétorique, mais il n'en reste pas moins qu'elle s'allie à l'interjection pour marquer la subjectivité du philosophe et introduire un espace dans lequel il y aurait de la place pour un échange avec l'allocutaire. De surcroît, l'emploi du présent de l'indicatif, outre son caractère panchronique qui convient parfaitement aux écrits théoriques dont on souhaite qu'ils posent des principes immuables, suggère à merveille le temps de l'énonciation dans une relation dialogique.

Cette intimité avec le lecteur et cette façon d'être parmi les hommes chères à Montesquieu se lisent dans l'emploi fréquent de la première personne du pluriel, en alternance avec le pronom indéfini

⁵⁰ M.-J. Béguelin (*op. cit.*, p. 85-107) montre qu'en notant les « stratégies d'encodage » au lieu de donner des instructions de décodage, la ponctuation provoque un centrage différent dans chaque cas : sur le lecteur pour le décodage, sur l'énonciateur pour l'encodage.

on. En IV-4, le philosophe, pourtant proche des anciens par la réflexion, s'agrège à ses contemporains et partage avec eux les contradictions de l'éducation de son temps : « [...] on y faisait des choses que *nous* ne voyons plus aujourd'hui et qui étonnent *nos* petites âmes. Leur éducation avait un autre avantage sur *la nôtre* [...]. Aujourd'hui, *nous* recevons trois éducations différentes : celle de *nos* pères, celles de *nos* maîtres, celle du monde. Ce qu'on *nous* dit dans la dernière renverse toutes les idées des premières. Cela vient, en quelque partie, du contraste qu'il y a parmi *nous* entre les engagements de la religion et ceux du monde. » Le chapitre suivant concentre les occurrences du pronom indéfini, variante de la première personne du pluriel qui n'apparaît pas une seule fois. Par la nature protéiforme des éléments potentiellement dénotés, *on* autorise une plus grande liberté dans le système référentiel : plutôt que de renvoyer à un groupe déjà constitué (le locuteur-scripteur et les interlocuteurs-lecteurs), ce pronom sollicite la réflexion de chacun et lui accorde la liberté de s'associer ou non à l'ensemble dénoté. Cette latitude offerte au lecteur est tout à fait adéquate à la nature du chapitre intitulé « De l'éducation dans le gouvernement républicain », qui fait l'apologie de la démocratie. Une nouvelle fois le philosophe préfère, tout comme Montaigne, l'art de conférer à celui d'imposer une *doxa* à travers une habile manipulation des figures rhétoriques pétrifiées dans un genre convenu. On ne peut que citer le jugement porté par Fumaroli⁵¹ sur les rapports qu'entretennent Pascal et Montaigne, et constater qu'il pourrait tout aussi bien s'appliquer à *L'Esprit des lois* : « Son 'art de persuader', héritier de 'l'art de conférer' de Montaigne, [...] suppose une alliance de la raison et de l'intuition, de la logique et des figures, qui rend l'esprit capable de toucher juste au moment juste, *dans une saisie synthétique de toutes les données hétérogènes et contradictoires d'une situation et d'une réception vivantes*.⁵² »

La somme colossale que représente *L'Esprit des Lois* pourrait plonger tout lecteur potentiel, sinon dans le découragement, du moins dans l'appréhension : comment entrer dans ce travail de toute une vie qui se donne pour objectif d'embrasser l'universel ? Comment, à travers la lecture, rencontrer un philosophe qui intimide par la rigueur et l'immensité de son propos ? La réponse paraît toute simple, elle est

⁵¹ *Op. cit.*, p.46.

⁵² Je souligne.

donnée par Montesquieu lui-même : « il ne faut pas être au-dessus des hommes ; il faut être avec eux. » Et le philosophe s'attache avec constance et vertu à cette maxime de sagesse. En effet, au cœur d'une écriture très rythmée faite de « cette juxtaposition d'esprit de géométrie et d'esprit de finesse, de logique formelle et de rhétorique profonde », comme l'écrit Fumaroli au sujet de l'œuvre de Pascal⁵³, propriétés conférant au texte une apparente limpidité qui ne laisse pourtant pas de masquer une interprétation parfois délicate, Montesquieu se livre en être pensant et vivant, non en philosophe désincarné. Son art de la persuasion en porte l'empreinte dans la chair de tout son discours, qui ramène sans trêve, avec une profonde sensibilité, sa réflexion à l'humaine condition.

⁵³ *Op. cit.*, p. 37.